HAL
open science

Canards sanglants et gauloiseries : mises en scène du viol dans la presse illustrée du tournant du XXe siècle || 2/2 - Gauloiseries et “ comédie du viol ”

Mathilde Leïchlé

To cite this version:

Mathilde Leïchlé. Canards sanglants et gauloiseries : mises en scène du viol dans la presse illustrée du tournant du XXe siècle || 2/2 - Gauloiseries et “ comédie du viol ”. 2020. hal-02535762

HAL Id: hal-02535762

https://hal.science/hal-02535762

Submitted on 7 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mathilde Leïchlé, « Canards sanglants et gauloiseries : mises en scène du viol dans la presse illustrée du tournant du XXe siècle || 2/2 - Gauloiseries et "comédie du viol" » *in À l'ombre des jeunes filles en feu*, 18/04/2020, https://ardentes.hypotheses.org/212.

***

Cet article est tiré de ma communication du 15 janvier 2020 donnée lors de la séance « Représentation des violences sexuelles, de la presse à la littérature du second XIXe siècle » organisée avec Blandine Lefèvre et Lucie Nizard, séance du séminaire *Envers littéraires : motifs et structures* du CRP19 (Paris 3). La première partie est intitulée « Canards sanglants et gauloiseries : mises en scène du viol dans la presse illustrée du tournant du XXe siècle || 1/2 - Jack l'Éventreur et les canards sanglants ».

***

La presse humoristique et érotique, galante et gauloise, à laquelle je vais maintenant m'intéresser, s'inspire des images et imaginaires créés par les canards sanglants et inversement. Si le satyre passe sans doute de la presse légère aux canards sanglants, les représentations de corps démembrés font le parcours inverse. Cette double page de *La Vie Parisienne* recense et illustre les différentes manières dont, selon eux, les hommes aiment les femmes : « avec poésie », « avec mystère », « avec ses yeux d'artiste » et… « avec frénésie » – « Avec frénésie. Il ne peut même pas attendre qu'elle soit déshabillée. […] En avant la grande passion, les grands coups d'expansion. […] Ce n'est plus un acte d'amour, c'est l'attentat, le viol.[1] » Cette image joue sur l'exagération d'une définition de la passion, poussée à son paroxysme pour provoquer un effet de grotesque mais plaçant ainsi aussi l'amour et le viol sur le même *continuum* des relations femmes-hommes. L'image reprend le corps morcelé et érotisé topique des faits divers vus précédemment.

Dans ces publications aussi le lecteur est placé dans une position de voyeur. Les corps féminins nus ou dénudés lui sont destinés, sont mis à sa disposition, pour son plaisir. Dans le numéro de juillet 1902, la femme nue de dos est explicitement là pour les abonnés du *Frou-Frou*[2] tandis que *La Caricature* offre cette « Petite Femme » à ses lecteurs[3]. Tout l'argumentaire de vente est basé sur cette présentation, cette exposition du corps féminin[4].

La posture de voyeur du lecteur est explicite et volontaire, comme le montre cette une du *Jean qui rit* visant à exciter une curiosité mêlée de grivoiserie : « – Oui, chers lecteurs, tel que vous me voyez, je vais m'offrir une vierge… Si vous voulez connaître la fin de cette aventure, tournez la page.[5] »

L'article « Viol » du *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* propose une citation de Théophile Gautier : « Le rapt, la séquestration, le viol ne sont plus de la galanterie.[6] » En réalité, le déguisement des violences sexuelles en jeu érotique placé dans la lignée du XVIIIe siècle et

[1] « Comme nous les aimons », *La Vie Parisienne*, 13 mai 1899, 37ème année, p. 263.
[2] « Pensée délicate. – Ça vous épate que je mette tant de temps à m'habiller ? Il faut bien que les 100.000 abonnés du *Frou-frou* en aient pour leurs cinq sous ! », *Le Frou-Frou*, juillet 1902.
[3] « Petite femme », *La Caricature*, 31 décembre 1904.
[4] Voir *Le Frou-Frou*, Tome I et II, 1900 et 1901.
[5] *Jean qui rit*, 10 septembre 1905.
[6] Pierre Larousse (éd.), *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Tome XV, TESTAM-Z, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1866-1877, p. 1087.

de sa galanterie est encore très présent dans l'imaginaire contemporain. On retrouve en effet, dans les représentations des violences sexuelles, la **r**éférence au XVIIIe siècle et à Sade[7]. Cette évocation permet une mise à distance par l'histoire et par l'univers galant et libertin[8].

Une double page du *Frou-Frou* est ainsi consacrée aux « estampes galantes du XIXe siècle », marque de l'importance toujours très grande de l'imaginaire hérité du XVIIIe siècle. En haut à droite, une vignette intitulée, « À la hussarde » ce qui signifie « brutalement, d'une manière cavalière, avec impétuosité et sans ménagement » montre une scène de « résistance inutile », de viol ou du moins de tentative de viol comme celles représentées par Fragonard[9]. Sur la une du *Rire* présentée du 24 mars 1906, le « Galant homme » est rapproché de la proposition sexuelle, voire de l'assaut[10].

La « comédie du viol », théorisée par Lucie Nizard, se retrouve dans ces images, jouant sur l'ambiguïté du consentement et s'inspirant du concept de résistance inutile[11] – elle dit non, mais elle sourit, c'est-à-dire, dans l'esprit du dessinateur, pense oui, déguisant le viol derrière la question « est-ce qu'elle le repousse par jeu ? ».

Dans ces publications, les évocations du viol jouent souvent sur le détour, par le jeu de mot par exemple. Par exemple, le satyre est défini comme un « joueur de viol », sans « e »[12]. Dans une autre image, un homme suit une femme et s'exclame « – Madame a rien tort d'avoir la trouille… : j'suis un artiste ; Béju, voyons, professeur de viole. » avec « e »[13].

Les images représentent aussi des violences sexuelles en passant par autre chose que des êtres humains – le viol et la pénétration se font alors plus explicites comme dans « Les violeurs de cimes », illustration dans laquelle une montagne préfère le « viol plané » à « celui de l'Orient-Express » qui pénètre dans l'orifice noir dessiné sous le nombril esquissé au-dessus[14]. Le viol de la Constitution, représentée par une allégorie féminine de la République, est également récurrent[15].

Des rapports de pouvoir et de dominations sont rendus visibles par ces images, présentant un reflet choisi de la société, exacerbant certains enjeux et soulignant les topoï fantasmés ou renvoyant à la réalité de violences systémiques. Les mentions des « manœuvres » des soldats, à la fois action militaire et assaut sexuel, et de leurs « conséquences », c'est-à-dire les

---

[7] Voir la couverture de *L'Omnibus* pour la quatrième partie du feuilleton « Le Marquis de Sade », n°595, 1888, qui évoque Jean-Honoré Fragonard, *Le Verrou*, vers 1777-1778, huile sur toile, Paris, musée du Louvre.

[8] Voir Valérie Rey-Robert, *Une culture du viol à la française : du « troussage de domestique » à la « liberté d'importuner »*, Paris, Libertalia, 2019, p. 210-212.

[9] Voir Jehan Testevuide, « Les Estampes Galantes du XIXe siècle », *Le Frou-Frou*, n°31, 1901, p. 526-527, qui évoque François-Philippe Charpentier, d'après Jean-Honoré Fragonard, *La Culbute* (détail), vers 1766, gravure en manière de lavis, tirage bistre, 27 x 39 cm, Paris, Bibliothèque Nationale de France, et Jean-Honoré Fragonard, *La Résistance inutile*, vers 1770-1773, huile sur toile, 45 x 60 cm, Stockholm, Nationalmuseum.

[10] Georges Meunier, « Le Galant cambrioleur. – Au secours ! au secours ! Un homme sous mon lit ! / – Madame aimerait peut-être mieux que je fusse dedans ? », *Le Rire*, 24 mars 1906.

[11] Voir Jarach, « Au feu ! – Gontran ! polisson ! Satyre ! Finissez ou je crie ! / – Oh ! Cousine, si vous criez, vous allez m'empêcher de finir ! », *Le Journal amusant*, 29 mai 1909.

[12] « Définitions », *La Vie Parisienne*, 4 janvier 1908.

[13] M. Radiguet, « L'agréable rencontre », *Le Rire*, 30 mai 1914.

[14] Hellé, « Les violeurs de cimes », *Le Rire*, 8 octobre 1910.

[15] « Monis le cynique », *Le Rire*, 27 mai 1911.

grossesses, apparaissent souvent. Elles renvoient à un imaginaire viril et à la tradition du champ lexical de la guerre pour évoquer la séduction et la sexualité[16].

Les paysannes sont représentées pour insister sur une idée de naïveté, de simplicité, et cela est aussi le cas des bonnes, qui sont souvent l'objet de l'ardeur/insistance des soldats et sont perçues comme toujours disponibles sexuellement, malgré les signes de résistance dessinés, présents surtout pour souligner la vigueur des soldats[17].

Cette illustration, intitulée « Curiosité », joue sur l'équivoque désir des femmes et sur le fantasme de l'ascension sociale par la virilité, la vigueur – le soldat passant des bonnes à la maîtresse de maison. Comme le montre l'expression « toutes les bonnes de la maison », soulignant une idée de quantité et, ainsi, de virilité, le soldat est défini, dans ces images, par un désir sexuel présenté comme insatiable[18].

Les bonnes sont aussi représentées avec les maîtres de maison. La résistance est parfois explicite, déjouée par ce qui est perçu comme un « trait d'esprit » gaulois[19]. Dans ces représentations, l'homme dispose du corps des femmes, il est propriétaire des meubles, de ses employées et de leurs corps. C'est ce que montre aussi « Le Maître bienveillant », illustration de l'accueil d'une nouvelle bonne, l'assaut sexuel étant ainsi assimilé à un rite de passage[20]. La requête sexuelle est parfois déguisée derrière la requête matérielle[21]. Une illustration du *Frou-Frou* joue sur le décalage entre l'apport du gilet par une femme qui a elle-même les épaules et la poitrine dénudées[22]. Le topos des « conséquences » des agressions du maître, jouant sur la naïveté de la bonne, est largement développé[23]. Le pouvoir des hommes bourgeois sur les bonnes et leur possession est parfois assimilé à un privilège de classe reçu en héritage - tel père, tel fils[24].

Un autre rapport de pouvoir souvent mis en scène est celui lié à l'âge. Les « attentats sur les enfants » sont de plus en plus médiatisés au tournant du XXe siècle et suscitent une indignation grandissante[25]. Dans la une du *Journal amusant* du 12 octobre 1907, le témoignage de la jeune fille – « Oh ! à Paris c'est les vieux messieurs qui me pincent ! » – insiste sur la récurrence du

---

[16] « Après la manœuvre. – N'aie pas peur, petite, les boulets ça me connait. », *La Caricature*, 9 octobre 1897 ; *La Vie en culotte rouge*, 18 mars 1906.

[17] Jean d'Aurian, « Le retour de l'officier de réserve », *Le Rire*, 26 mars 1910 ; Ham, *Le Rire*, 1er décembre 1906.

[18] Fabiano, « Curiosité. – Ah ! C'est vous le militaire qui séduisez toutes les bonnes de la maison !... C'est bien, Marie, vous pouvez vous retirer !... », *Le Rire*, 26 mars 1910.

[19] *Le Frou-Frou*, 3 novembre 1900 ; « Vous m'en direz tant ! », *La Caricature*, 28 décembre 1901.

[20] Jean-Louis Forain, « Le Maître bienveillant. – Eh bien !... vous plaisez vous dans la maison ? », *Le Journal amusant*, 2 juillet 1898.

[21] *La Vie en culotte rouge*, 18 mai 1902.

[22] *Le Frou-Frou*, Tome I et II, 1900 et 1901.

[23] « Aveu naïf », *La Caricature*, 9 décembre 1899 ; Yvan, « Encore une sale affaire. – Que voulez-vous, ma petite, ça n'est pas mon affaire ! / – C'est que justement c'est… votre affaire ! », *La Caricature*, 12 avril 1902.

[24] « Oh ! Jeunesse !! – Un' p'tit' femme ! un' p'tit' femme ! Mais, farceur, ta bonne est charmante ! / – Oui ! mais... J'veux pas faire de tort à papa ! », *La Caricature*, 13 juillet 1895 ; « Tel père… Tel fils ! – Ah ! zut !... Voilà qu'après monsieur le père… commence monsieur le fils ! / – C'est qu'on sait que vous avez de l'esprit ! », *Le Frou-Frou*, 22 septembre 1912.

[25] « Tartuffe », *La Caricature*, 11 avril 1903 ; Abel Faivre, « La Traite des mineures. – Et j'ai encore plus jeune ! », *Le Rire*, 1er décembre 1906 ; A. Méria, « Détournement de mineure », *La Caricature*, 12 avril 1902 ; And. Viriez, « L'Éducation des filles », *La Gauloiserie*, 17 janvier 1897.

phénomène. L'humour se trouve aussi dans la comparaison entre les « vieux messieurs » de Paris et les crabes du bord de mer, marque de l'animalité des satyres[26].

La différence d'âge est soulignée à l'extrême pour devenir un ressort comique. Dans *Le Frou-Frou* du 3 novembre 1900, le terme « vieux » est mis en avant dans le texte et fait écho aux signes de la représentation – notamment la barbe blanche[27]. Cette conversation entre deux hommes bourgeois montre aussi une vision des rapports dans l'espace public. La figure du satyre – souvent représenté au bois – est associée à celle du marcheur, homme vieux qui suit les femmes dans la rue, rapprochant ainsi l'agression sexuelle de ce qu'on appellerait aujourd'hui le harcèlement de rue.

L'iconographie du satyre est largement exploitée, jouant sur l'ambiguïté entre la référence mythologique, qui éloigne la référence aux violences contemporaines, et les accessoires du bourgeois, qui ancrent au contraire cette mention dans une réalité, dans une actualité. L'effet de foule présenté dans la dernière vignette du « Soleil de printemps » insiste sur l'ampleur du phénomène : tous les bourgeois vieux sont potentiellement des satyres[28]. On retrouve dans « Le Satyre de Vincennes » le jeu sur une différence affichée entre gentil satyre mythologique et effrayant satyre contemporain alors que les doubles sens et sous-entendus des expressions les confondent en réalité[29].

Il y a donc plusieurs images topiques de satyres : il peut être mythologique, bourgeois ou en haillons, échevelé, s'inspirant des descriptions exagérées de son aspect fou par la presse, tout en les tournant en dérision car révélant leur aspect pré-construit. La figure du satyre retraité, en manque de travail, qui quémande donc un rapport sexuel, est une facette développée par les illustrations. Le ressort comique réside entre autres dans le fait que le satyrisme serait devenu une profession du fait de la grande médiatisation qui a transformé le phénomène en statut social et ses représentants en célébrités[30].

Le lien avec les marcheurs montre des rapports de pouvoir dans l'espace de la rue, dessiné comme un espace de séduction ou, plutôt, de prédation avec l'utilisation du vocabulaire de la chasse[31]. Il y a parfois un jeu sur l'inversion de la demande, sur la victime potentielle devenant l'agresseur – provoquant un effet de surprise, cherchant le comique de situation, celui qu'on imagine prédateur prend peur. Ici encore, le marcheur est associé au satyre[32].

---

[26] H. Gerbault, « Pauvre Colette. – Eh bien, ma petite Colette, tu te plais à la mer ? / – Non, y a des crabes qui me pincent. / – Alors, tu aimerais mieux rentrer à Paris ? / – Oh ! à Paris, c'est les vieux messieurs qui me pincent. », *Le Journal amusant*, 12 octobre 1907.

[27] *Le Frou-Frou*, 3 novembre 1900.

[28] Pierre Bonnard et Alfred Jarry, « Soleil de printemps. Le soleil du printemps luit – même pour les bourgeois – même pour les curés – (…) C'est, alors, qu'intervient le Repopulateur. – Le Satyre dont les feuilles parisiennes ont annoncé la présence, sort de sa maison. – Il entre dans une autre. – Il entre sans frapper. – Il est frappé. – Le Satyre, après. – D'autres Satyres. », *Le Canard sauvage*, 21 mars 1903.

[29] « Le Satyre de Vincennes. Dans le bois de Vincennes, il y a t'un satyre, mais un gentil satyre, un vrai, aux cornes et pieds de bique. / En voyant ses jambes, les petits enfants croient qu'il est le cocher de la voiture aux chèvres. / Les belles dames, à cause de ses cornes, le prennent pour leur mari. / Et le professeur de mythologie, dans la joie de son âme, se remémore Virgile et dit ce seul mot: "Pan !" », *Le Journal amusant*, 2 juillet 1904.

[30] « Au bois », *Le Journal amusant*, 18 novembre 1911 ; « Allées du bois », *Le Journal amusant*, 20 décembre 1913 ; *Le Journal amusant*, 21 décembre 1912.

[31] *Le Frou-Frou*, 3 novembre 1900.

[32] Villemot, « Satyres ! – Vous vous trompez, monsieur, je suis une honnête femme. / – Rassurez-vous, madame, dans une heure il n'y paraîtra plus. » * « – Voyons ! voyons ! petit polisson… est-ce que vous ne commencez pas à être fatigué des petites filles ? », *Le Journal amusant*, 3 janvier 1914.

Dans une image du *Journal amusant* du 12 novembre 1910, l'humour se construit sur la représentation d'une joute verbale associée à des gestes entre une « petite femme de Paris », identifiée par sa tenue et sa boîte d'achats, et un vieux bourgeois. Le comique se trouve dans le trait d'esprit, jeu de mots autour du terme d'« attaque » et mention du vieil âge – l'attaque, la menace est présentée comme impossible ou plutôt inversée du fait du grand âge du prédateur[33]. De nombreuses images autour du topos du marcheur illustrent les sollicitations constantes[34].

Un autre ressort comique souvent employé est le fait de moquer les stratégies de protection mises en place par les femmes, notamment par celles qui sont supposées être déjà à l'abris des violeurs parce qu'elles sont jugées trop vieilles ou trop laides[35]. Cette nouvelle à la main montre aussi l'importance du rôle des journaux dans l'alimentation de la peur[36].

Une stratégie en particulier est moquée : le port de pantalons fermés[37]. *La Caricature* du 14 mars 1896 publie l'article de Mimizinette, « Pourquoi elles portent des pantalons » dans lequel il est écrit : « Parce qu'elle habite Saint-Mandé, qu'elle a soixante ans et une bosse, et s'offre le luxe de pantalons fermés, crainte d'un viol ! » – raillant encore autour du fait que certaines femmes, trop âgées, sont supposées inviolables, impossibles victimes[38]. Cette idée est détournée : reprenant l'image de la ceinture de chasteté, la stratégie de protection est montrée comme grotesque, tournée en dérision[39].

Le dernier ressort comique développé dans la presse illustrée par rapport aux satyres est le fantasme de la victime consentante. Les femmes sont présentées comme étant en recherche des satyres du fait de deux motivations : d'une part, la volonté de « voir le loup[40] » donc l'expression un désir sexuel, d'autre part, la volonté de voir la célébrité dont parle la presse, volonté associée à des jeunes femmes à la mode[41].

« Le Dépit amoureux au XXe siècle », publié le 2 juillet 1904 dans *Le Frou-Frou*, exacerbe ce désir supposé des femmes. L'agression sexuelle devient un « dépit amoureux », propre à cette

---

[33] *Le Journal amusant*, 12 novembre 1910.

[34] « Il la rencontra... rue Lepic », *L'Éclat de rire*, 11 novembre 1899 ; « Amer regret », *L'Éclat de rire*, 18 novembre 1899 ; *Le Frou-Frou*, juillet 1902 ; « Les Merveilleuses d'Asnières », *L'œil de la police*, n°22, 1908.

[35] E. Damblans, « Balivernes. – Voilà des quartiers, Joseph, où je ne voudrais pas m'aventurer toute seule à minuit. / – Tu as raison, bobonne, les viols sont si fréquents ! », *La Caricature*, 18 avril 1891 ; *Le Journal amusant*, 22 juin 1907.

[36] « Entre Sexagénères », *Le Frou-Frou*, n°31, 1901.

[37] Voir Christine Bard, *Une histoire politique du pantalon*, Paris, Seuil, 2010.

[38] Voir *Le Frou-Frou*, juillet 1902 ; C. Léandre, « Contre les Satyres. Costume adopté par les gouvernantes anglaises pour résister aux attaques des satyres du Bois. », *Le Journal amusant*, 9 juillet 1904 ; Mirande, « Les Quinze ans de Nini. – Comment, un pantalon fermé ? / – Oui, ma fille… comme moi. », *Le Rire*, 27 décembre 1913.

[39] Voir Lourdey, « La mode pratique. – Avec cette mode-là, je n'ai plus peur des satyres. », *Le Journal amusant*, 23 juillet 1910.

[40] Voir « Extrait de l'album *Les Maîtres Humoristes*, consacré à Willette », *Le Courrier français*, 7 mai 1908.

[41] Voir Mirande, « Au coin du bois. – Ma chère... je viens de voir un satyre. / – Ah ! Eh bien ? / – Pas si épatant que ça. », *Le Journal amusant*, 18 janvier 1913 ; H. Gerbault, « Printemps. – O mon Dieu ! faites que je rencontre un satyre. », *Le Journal amusant*, 27 avril 1907 ; Portalez, « Déception. – Je commence à croire que toutes leurs histoires de satyres, c'est des blagues !... », *Le Journal amusant*, 15 février 1908 ; Portalez, « Histoire de s'instruire. – Je voudrais m'enfoncer assez pour voir le satyre, mais pas assez pour être en... danger. », *Le Journal amusant*, 19 septembre 1908 ; H. Gerbault, « Insécurité au bois. – Depuis qu'on fait la chasse aux satyres, une jeune fille est vraiment bien seule dans le bois de Boulogne. », *Le Journal amusant*, 19 août 1911 ; Portalez, « Vertu fragile. Fuyant le satyre : – Tout de même, c'est dommage... quel beau garçon ! », *Le Journal amusant*, 1er juillet 1911.

époque, c'est-à-dire, une mode permettant de connaître le grand frisson et de rencontrer une célébrité. Le rôle de la presse dans la construction, la définition et l'essor de la figure du satyre est signalé comme point de départ de ce désir. La femme reprend les stéréotypes de la figure du satyre développés dans les récits et les images. Sont moqués sa vanité, sa mondanité jugée caractéristique des élégantes et demi-mondaines parisiennes. L'histoire se conclut par une fausse accusation de viol par orgueil[42].

L'humour autour des procès et de la justice est un motif fréquent que Blandine Lefèvre a évoqué, pour les textes, dans sa communication « Rire du viol ? Les représentations des violences sexuelles dans les nouvelles à la main des journaux fin-de-siècle, envers et continuité du fait divers. » Dans les images, le comique de situation se situe dans le rapport à l'avocat et/ou au juge[43].

Les procès peuvent aussi être illustrés et mis en scène sous forme de petites pièces de théâtre. Dans *Les Sabots*, le texte commence par un portrait des femmes séductrices qui accusent ensuite de viol pour obtenir le mariage avant de présenter Claudine Duranton, « la plus délurée de toutes celles du canton », qui accuse de viol Jean Truchot. Le juge s'étonne de la possibilité d'un viol étant donné que Claudine Duranton a l'air plus grande et plus forte de Truchot – ce qui est souligné par l'illustration accompagnant le texte. Il conclut : « – Et tu dis qu'il t'a violée ? Ne viens plus faire ici la désolée car si Jean de ton… cœur a trouvé le chemin, c'est que tu l'as conduit toi-même par la main…[44] ».

Le théâtre trouve sa place dans le journal. Pour la pièce « À l'impossible » de Ralph de Chanlas, publiée dans *Le Frou-Frou* du 31 décembre 1904, des photographies d'acteurs prises par Gerschet accompagnent le texte. Il s'agit véritablement d'une représentation comme en témoigne le salut final or l'histoire tourne autour d'une fausse accusation de viol – « **Trotinette** – […] Il faut absolument qu'Alfred nous trouve en conversation criminelle. Que ce soit ou que ce ne soit pas, qu'importe, pourvu que ça en ait l'air !... (*Elle dégrafe son corsage et se met en devoir de se décoiffer*.) C'est tout de même malheureux d'être obligée de faire ça toute seule ! … […] Au secours, on me viole, on m'assassine ! / **Alfred**, *accourant* – Mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a ?... / **Mylord**, *très calme* – La demoiselle a fait tout son possible pour que je… comment dire… pour que je fais l'amour avec elle.[45] »

En parallèle de ces mises en scène du viol dans la presse, de très nombreuses représentations de viol sont portées sur scène au théâtre[46]. Certaines pièces reprennent l'imaginaire contemporain, notamment la figure du satyre. Une illustration du *Journal amusant* évoque une pièce intitulée *Le Satyre* et montre un décalage dans la réaction d'un couple face à l'affiche – le comique est lié à la naïveté de la jeune femme et à l'ambiguïté de la référence mythologique[47]. Cette image fait référence à un vaudeville en trois actes créé par Georges Berr et Marcel

---

[42] Jehan Testevuide, « Le Dépit amoureux au XXe siècle », *Le Frou-Frou*, 2 juillet 1904.

[43] Voir « Échos de Paris », *La Caricature*, 29 mars 1884 ; *Le Journal amusant*, 3 novembre 1906 ; *Le Journal amusant*, 15 août 1908 ; « Une bonne raison. – Enfin, expliquez-vous franchement. Pourquoi avez-vous violé cette pauvre vieille femme ? / – J'vas vous dire, mon président, j'la croyais riche et jeune ! », *Le Frou-Frou*, 5 avril 1914 ; « Le Satyre. Le Président. – Le témoignage de vos victimes est formel… dans votre intérêt je vous engage à dire toute la vérité. / Le Satyre. – Eh bien, voilà mon Président, si vous aviez été en ribote comme moi, ce jour-là, il est possible, que vous seriez, peut-être, à ma place aujourd'hui… », *Le Frou-Frou*, 15 octobre 1911.

[44] Gallus, « Les Sabots », *Le Frou-Frou*, n° 167, 26 décembre 1903.

[45] Ralph de Chanlas, « À l'impossible », photographies de Gerschet, *Le Frou-Frou*, 31 décembre 1904.

[46] Voir « Salade de prophéties théâtrales pour 1911 », *Le Rire*, 7 janvier 1911.

[47] Luc, « Calée en mythologie. – Dis donc, chéri, tu me mèneras voir le Satyre, tu sais que j'adore le théatrofaune. », *Le Journal amusant*, 14 décembre 1907.

Guillemaud au Palais-Royal en 1907. Les costumes contemporains des acteurs indiquent qu'il s'agit bien d'un regard sur les satyres tels que définis par la presse[48].

Pour conclure, les images du viol et des violences sexuelles dans la presse illustrée du tournant du XXe siècle oscillent toujours entre l'humour[49] et l'effroi[50] – comme le montrent ces deux illustrations de l'affaire Solleiland. Ces publications cherchent l'émotion, la compassion ou la complicité du lecteur, faisant du viol une anecdote drôle ou horrible, « épatante[51] », l'éloignant ainsi de la réalité des violences pour le plaisir du lecteur.

***

Pour citer cet article : Mathilde Leïchlé, « Canards sanglants et gauloiseries : mises en scène du viol dans la presse illustrée du tournant du XXe siècle || 2/2 - Gauloiseries et "comédie du viol" » *in À l'ombre des jeunes filles en feu*, 18/04/2020, https://ardentes.hypotheses.org/212.

[48] Yves Marevéry, *Georges Hurteaux, Marcelle Yrven et Georges Berr dans "Le satyre " de Georges Berr et Marcel Guillemaud*, 1907, crayon et encre, 44,5 x 33,5 cm, Paris, Bibliothèque nationale de France, département Arts du spectacle, FOL-O ICO-323 (23).

[49] Voir H. Gerbault, « Le Satyre. – Va donc, eh Soleilland ! », *Le Journal amusant*, 20 novembre 1909.

[50] Voir Canard, Baudot, Paris, 1907. En ligne : https://criminocorpus.org/fr/bibliotheque/doc/3051/ .

[51] Voir *Le Journal amusant*, 28 septembre 1912.